

Le Monde

« La Bonne Nouvelle » : portraits de repentis du libéralisme

La pièce de François Bégaudeau et Benoît Lambert, met en scène de jeunes cadres rejetant l'univers qui les a vus croître.

12 décembre 2016
par Fabienne Darge

Ça va Dijon ? Tout va bien ? Oui, vraiment ? » L'homme aborde le public du théâtre comme un performeur de *stand-up comedy*, ou comme un bateleur de foire. « *Vous allez bien ? Moyen, hein ? Ben oui, c'est sûr, ça va moyen. On marche dans la rue, on pourrait être bien, et même on se dit : je suis bien ! Et en fait, on n'est pas si bien. Y a comme un malaise, comme une gêne. Y a le corps qui dit : c'est pas ça. C'est pas ce que je veux. C'est pas cette vie-là que je veux.* »

Ainsi se présente cette *Bonne Nouvelle*, qui en est assurément bien une, sur le plan théâtral : un spectacle drôle, tonique et caustique, qui tranche dans le vif du « *malaise* » actuel. Créée à Dijon (Côte-d'Or) début novembre, cette nouvelle pièce du tandem formé par l'auteur François Bégaudeau et le metteur en scène Benoît Lambert arrive en région parisienne, où elle s'installe jusqu'à début février 2017, à Sartrouville (Yvelines), Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) et Sénart (Seine-et-Marne).

Aliénation des dominants

Les deux hommes qui, de toute évidence, sont des lecteurs attentifs des sociologues Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, et singulièrement de leur *Production de l'idéologie dominante*, sont partis d'un point de vue inhabituel, et passionnant. Plutôt que de montrer l'aliénation des dominés, ce qui est en général le cas dans une pièce de théâtre à visée politique, il s'agit ici de montrer celle des dominants.

La Bonne Nouvelle met ainsi en scène un groupe de jeunes cadres – parité parfaite, trois femmes, trois hommes – plus vrais que nature, qui, à la suite d'un burn out, comme on dit aujourd'hui dans les entreprises, rejettent l'univers qui les a vus croître et prospérer, puis chuter. « *Ils ont cru sincèrement que le bonheur des peuples et l'avenir du monde passaient par les réformes structurelles, les ajustements budgétaires, la flexibilisation du marché du travail, la -dérégulation du -secteur financier. Puis un jour, ils ont cessé de*

croire », -explique François Bégaudeau.

Le spectacle se livre à un démontage en règle, sous une forme on ne peut plus vivante et satirique, des us et coutumes, du langage – « *j'ai gagné des points en self-estime* », « *il faudrait savoir où on en est dans le paramétring* » –, de la dématérialisation en vigueur chez les dirigeants des milieux économiques, industriels, médiatiques et politiques.

Excellents acteurs

Cela seul suffirait à faire de *La Bonne Nouvelle* une réussite, tant ces portraits de « repentis du libéralisme » sont pertinents, et souvent hilarants et émouvants, mais le spectacle ne s'en tient pas là. Ce qui le rend particulièrement intéressant, c'est la forme dans laquelle il s'inscrit : celle d'un jeu télévisé appelé « *La Bonne Nouvelle* », avec à sa tête un animateur-gourou-convertisseur d'âmes qui fait son beurre de ces conversions, entretenant ainsi le système.

Cette dimension grinçante donne toute sa force à *La Bonne Nouvelle*, dont la belle énergie est portée par d'excellents acteurs : Christophe Brault, particulièrement en forme en animateur télévisé et en caricature de « bobo » en tee-shirt jaune et baskets vertes, Anne Cuisenier, Elisabeth Hölzle, Pierric Plathier, Géraldine Pochon et Emmanuel Vérité, -l'acteur fétiche de Benoît Lambert, qui, ici, a de sérieux airs de François Fillon.

« *La lutte des classes existe, et nous l'avons gagnée* », a dit un jour l'investisseur américain Warren Buffett, l'un des hommes les plus riches de la planète. Que se passera-t-il le jour où les fervents adeptes de l'ultralibéralisme réaliseront que celui-ci ne mène pas forcément au « *total win-win* », et seront confrontés à l'effondrement de leurs rêves ? Voilà la question que pose *La Bonne Nouvelle*.